

# Le musée Georges Borias en confinement

Depuis le 30 octobre dernier, en application des mesures contre la propagation du COVID-19, le musée est à nouveau fermé au public. Pour garder le lien, nous vous proposons une série d'infolettres sur le thème du voyage, conçues à partir des collections du musée.

Cette semaine, voyage en palanquin...



## Qu'est-ce que c'est ?

C'est une feuille de papier souple, portant une image vivement colorée : une femme en kimono qui fume une petite pipe, assise dans un palanquin. En haut et à droite, des cartouches portent des inscriptions en idéogrammes.

## Qu'est-ce que ça représente ?

Cette femme est bien sûr une Japonaise en costume traditionnel. Le cartouche coloré en haut à droite indique que cette image appartient à une série intitulée « 24 beautés d'aujourd'hui et leurs loisirs » (*Nijûshiko imayo bijin*). Le texte à gauche du titre précise les loisirs en question : ici c'est la « femme qui aime voyager ». Elle est en tenue de voyage, avec une coiffe pour protéger ses cheveux. Elle s'accorde une pause en sortant de son étui une pipe en métal et une blague à tabac. Ses dents noircies et ses sourcils rasés indiquent qu'il s'agit d'une femme mariée appartenant à un milieu aisé. Le palanquin en bambou (*kago*) porté par des serviteurs était un moyen de transport courant dans le Japon

d'autrefois ; les chevaux étaient réservés aux samourais. A partir du XVIIe siècle et pendant deux siècles, le Japon est resté fermé aux étrangers et les Japonais n'avaient pas le droit de quitter le pays, mais ils voyageaient beaucoup à l'intérieur des frontières : pour des pèlerinages religieux, pour le commerce, pour le tourisme (en particulier dans les stations thermales). Les nobles étaient également obligés de séjourner régulièrement dans la capitale. Les routes et les auberges étaient donc très fréquentées !

Les séries d'estampes sur le thème des « belles femmes » étaient très à la mode dans le Japon de l'époque d'Edo. Les estampes n'étaient pas forcément considérées comme un art réservé aux esthètes mais plutôt comme un média à destination du grand public, comparable à la presse « people » ou aux réseaux sociaux d'aujourd'hui, permettant de diffuser largement les portraits des célébrités de l'époque (acteurs de théâtre, courtisanes) et les dernières tendances de la mode (vêtements, loisirs).

### **Qui l'a fait et de quand ça date ?**

Le nom de l'artiste est indiqué dans le cartouche en bas à droite : Toyokuni. Il s'agit en fait du troisième artiste à porter ce nom. Né en 1786 à Edo (ancien nom de Tôkyô), il s'appelait Utagawa Kunisada mais reprit le nom de son maître, Toyokuni (dont un autre élève portait déjà le nom de Toyokuni II). Sa production d'estampes est très abondante (plus de 20 000 dans toute sa carrière !), ses sujets de prédilection sont les portraits d'acteurs, de beautés, de lutteurs de sumo... Il décède en 1865. Ses dernières années voient un renouveau qualitatif : la série des « 24 beautés », parue en 1863, est une de ses plus réussies. C'est aussi un reflet des dernières splendeurs d'un monde qui va bientôt disparaître, celui du Japon traditionnel. Avec l'ère Meiji, à partir de 1868, le Japon s'ouvre aux influences occidentales et se modernise à marche forcée : le chemin de fer va remplacer les palanquins, et le noircissement des dents est officiellement interdit en 1870...

### **Comment c'est fait ?**

Les estampes japonaises sont imprimées à partir de planches de bois gravé. L'artiste réalise d'abord un dessin au pinceau et à l'encre sur un papier très fin. Il le confie ensuite au graveur, qui colle le dessin à l'envers sur une planche de bois de cerisier (le dessin reste visible par transparence). Le graveur creuse à l'aide de ciseaux et de gouges, pour dégager les zones blanches du dessin, ne laissant en relief que les lignes. La planche est ensuite encrée pour l'impression. On n'utilise pas de presse comme en Occident : on place une feuille de papier humide sur la planche et on appuie sur le dos de la feuille avec un tampon de feuilles de bambou. Pour une estampe en couleurs, on grave autant de planches que de couleurs utilisées (jusqu'à une douzaine), et on les imprime successivement sur la même feuille. Le papier utilisé est fabriqué à partir de fibres d'écorce de mûrier, il est à la fois fin, souple et très résistant.

En général on imprimait environ 200 exemplaires mais les derniers étaient moins réussis car les planches s'usaient... Quand une estampe avait du succès (certaines dépassaient les 2000 exemplaires vendus !), l'éditeur n'hésitait donc pas à faire graver de nouvelles planches.

L'estampe porte en général le nom de l'artiste, avec son sceau imprimé en rouge. Parfois le nom du graveur ou de l'éditeur est également indiqué en plus petit. Un sceau circulaire indique que la publication a été autorisée par la censure : le gouvernement des shoguns interdisait toute image critique envers l'Etat.

### **Comment est-ce arrivé au musée ?**

Cette estampe, ainsi qu'une autre de la même série, ont été achetées en 1951 par l'association des Amis du musée à la veuve de Georges Caron, fresquiste et décorateur. Caron avait notamment assisté le peintre Gustave-Louis Jaulmes dans la réalisation de fresques pour la villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer, superbe villa reconstituant une maison grecque antique (1903-1907). Comme beaucoup d'artistes, il s'était sans doute constitué une collection qui pouvait être une source d'inspiration. Dès les années 1860, les artistes occidentaux avaient été fascinés par les estampes japonaises : Monet, Rodin, Van Gogh, les collectionnaient. Les estampes de Toyokuni III, diffusées à un grand nombre d'exemplaires et relativement récentes, étaient encore très accessibles en Occident au début du 20e siècle, et elles restaient plus abordables que celles des artistes les plus connus comme Hokusai ou Hiroshige.